

ris. Mais ce qui ajoutait encore à la situation unique de la capitale assiégée, c'était cet isolement, cette privation de toute communication avec le monde qui faisait de Paris comme un gigantesque radeau de naufragés perdu en pleine mer. Cette ville d'où rayonnait naguère une vie intense et capiteuse, se trouvait maintenant emprisonnée dans ses propres murailles et ne vivait que de sa vie propre. Tout son mouvement étonnant et qui suffit parfois à donner le branle à l'univers, se dépensait sur place, et jamais le nom de *cuve* que le poète des *Iambes* donna à Paris, ne lui convint mieux qu'en cette période douloureusement glorieuse.

La cuve bouillonnait. On y fondait des canons, on y fabriquait des essieux, des caissons, des cartouches, des obus. On y travaillait pour la France. Certes chacun, dans Paris, se croyait destiné à périr et ne s'en souciait guère. Ce qui navrait l'âme de tous, c'était l'absence de nouvelles, depuis le déchirement de la séparation dernière. Cet isolement poignant faisait de Paris quelque chose comme un géant mis au secret. Mais, de même que Paris envoyait par ballons sa parole et ses secours à la province, de même aussi la province adressait ses nouvelles par des pigeons voyageurs qui apportaient, sous leurs ailes, dans des tubes presque imperceptibles, des milliers de dépêches imprimées en caractères microscopiques sur un papier plus léger que la plume d'un oignon. Bientôt, grâce à cette invention superbe, chacun des défenseurs de Paris put adresser, moyennant un franc, quatre questions à ses parents ou amis de la province. Ceux-ci purent de même répondre par *oui* et par *non* : et ce fut merveilleux, ces dialogues à travers l'espace, cette science venant protester, en pleine guerre barbare, contre le blocus et la mort. Les dépêches photographiées et réduites sur une feuille de collodion étaient, à l'arrivée, projetées sur un mur par un appareil électrique grossissant, et l'invisible, l'imperceptible, était aussitôt réimprimé et distribué à tous.

Voilà qui fut superbe, voilà qui consolait de l'abaissement et de la douleur. Cette science invincible, cette industrie humaine surgissant parmi la tuerie, faisait songer à des jours meilleurs et à de plus nobles efforts pour l'humanité en travail. On a écrit l'histoire de la science durant ce long siège (1), il resterait à en écrire le poème. Poème, certes, oui, et quel plus vaste sujet pour une voix inspirée que ces incroyables efforts et ces plus incroyables résultats ! Quoi de plus touchant et de plus émouvant que ces bulles d'air, ces ballons, s'élevant au-dessus de la ville investie et portant au monde la conscience et comme le battement du cœur de Pa-

ris ! Quoi de plus poétique aussi que ces pigeons messagers accourant vers le navire désarmé non pas avec le rameau d'olivier de la colombe de l'Arche, mais avec la parole de guerre de la France luttant et ne voulant pas mourir ! Ils traversaient, ces pigeons, les lignes ennemies, échappant comme par miracle aux balles des fusils Dreyse et aux griffes des faucons prussiens dressés à leur donner la chasse, ils fendaient l'air glacé, s'abattaient à demi-morts sur nos toits et nous tendaient, sous leurs plumes déchirées, dans un mince tuyau lié longitudinalement à une plume de la queue par trois fils, les dépêches que nous attendions hale-tants et que contenait un petit carré de 40 millimètres sur 30 millimètres. M. Louis Blanc proposait à cette époque de placer, sur les armes de la ville de Paris, au-dessus du navire à voiles blanches, un pigeon en souvenir de ces dures journées de siège.

Et les hommes intrépides, marins pour la plupart, aéronautes improvisés, qui montaient les ballons et se jetaient à l'aventure ! Qui écrira aussi leur poème ? Dans un livre fort curieux, excellent : *En ballon pendant le siège de Paris, souvenirs d'un aéronaute*, par M. Gaston Tissandier, nous pouvons lire la liste de tous les ballons partis de Paris. Presque tous arrivèrent à destination, tombèrent en France. D'autres allèrent en Allemagne, et leurs aéronautes prisonniers furent un moment menacés de mort par les autorités prussiennes, inaugurant contre toute justice un étrange *droit des gens*. Vouloir interdire l'air à l'assiégé, c'était fouetter la mer, comme le fit Xercès. Les Prussiens tiraient sur ces ballons sans pitié. Un ballon, la *Ville-d'Orléans*, monté par M. Rolier, ingénieur, avec M. Deschamps, franc-tireur, pour passager, partit de la gare du Nord le 24 novembre à 11 heures 45 du soir et arriva, le lendemain, à une heure de l'après-midi, à cent lieues au nord de Christiana, en Norvège. Ce voyage tient du fantastique. De Paris en Norvège, en quelques heures, c'est de la féerie. D'autres furent moins heureux. Le *Jacquard*, monté par le marin Prince, n'a pas été retrouvé. Il fut perdu en mer. Un navire anglais, en vue de Plymouth, aperçut bien un ballon qui tombait vers la mer, mais ne put le sauver. Un autre, le *Richard-Wallace*, monté par E. Lacaze, soldat, s'est perdu de même. On l'a vu près de Niort, on lui a crié de descendre, le ballon a continué à courir vers l'Océan. N'oublions pas, même dans cette histoire générale, ces deux humbles martyrs, le soldat Lacaze et le marin Prince, morts en plein Océan (après combien d'heures d'angoisses !), morts seuls dans cette immensité, la nacelle du ballon flottant sur la mer, et eux, perdus, et essayant d'apercevoir au loin une voile, essayant de dominer par leurs cris le bruit de l'Océan, le fracas des va-

(1) *La science pendant le siège de Paris*, par Saint-Edme. 1 vol., chez Dentu.